

FROZEN DAYS

Yamin Kfuim

DE **DANNY LERNER**

FICHE TECHNIQUE

ISRAEL - 2006 - 1h31

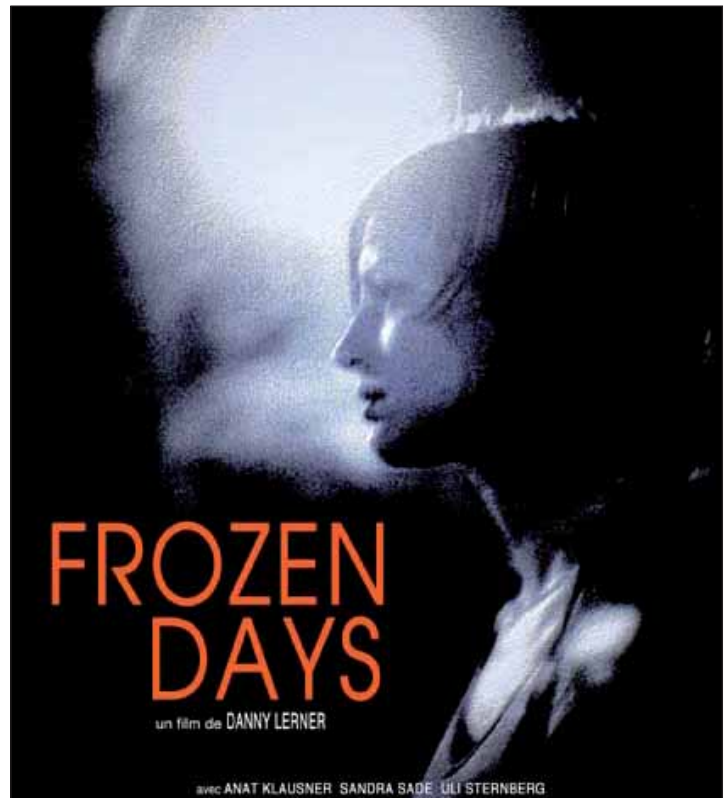
Réalisateur & scénariste :
Danny Lerner

Image :
Ram Shweky

Montage :
Tal Keller

Musique :
Tomer Ran

Interprètes :
Anat Klausner
(Meow)
Sandra Sade
(la voisine)
Uli Stenberg
(Nahman)
Pini Tabger
(Alex Kaplan)
Maor Cohen
(le fêtard)
Olga Sorkine
(l'infirmière)
Hila Schwartz
(la femme policier)
Karin Mirey Ben-Yaacov
(une infirmière)



SYNOPSIS Meow est une jeune femme solitaire et indépendante, qui erre dans les rues et les boîtes de nuit de Tel Aviv et vend des drogues psychédéliques. Elle squatte des appartements vides et rêve parfois de romance sur internet. Elle semble maître de son existence bohème jusqu'à ce qu'un acte de violence l'entraîne dans une quête angoissante de la réalité et de sa propre identité.

CRITIQUE

(...) Entièrement tourné de nuit, en DV et en noir et blanc, avec une jeune comédienne qui ne quitte pas l'écran, ce premier film révèle un réalisateur doué, manifestement marqué par *Répulsion* et *Le Locataire*, de Roman Polanski. (...) A l'atmosphère ténébreuse, surréelle et plutôt bien filmée, dans laquelle Danny Lerner s'attache à nous plonger, s'ajoute une subtile construction scénaristique. Entre ombres et lumières artificielles, *Frozen Days* révèle lors d'un retournement de situation final que la chronologie de l'intrigue était un leurre et que le défilé d'images dans



lequel nous étions entraînés était le symptôme d'une personnalité schizophrénique, celle de cette brune en pleine dérive et qui finira par se raser les cheveux.

Thriller mental, donc, autant que prétendu suspense ponctué de scènes qui se reproduisent à l'identique et de cauchemars faussement prémonitoires, le film joue sur le trouble, le double et l'obscurité dans lesquels se débat l'héroïne, à la fois au niveau physique et au niveau psychologique. Accordant à l'invisible Alex un rendez-vous chez lui, elle ne le voit pas à cause d'une panne de courant. Lui proposant de le retrouver dans une boîte de nuit, elle le rate encore à cause d'un attentat. Et, culpabilisée, lui rendant visite à l'hôpital, elle est confrontée à un corps brûlé, entièrement enveloppé de bandellettes, dans le coma.

S'opère alors, chez elle, une sorte de métamorphose. Elle va squatter l'appartement d'Alex, se faire passer pour la locataire du lieu, revêtir ses habits et porter ses lunettes, lire son courrier, respirer l'odeur de ses chemises et passer en boucle le message d'accueil de son répondeur afin d'écouter sa voix. Elle s'apercevra que, pour exercer son métier, il porte un uniforme. Elle se coltinera avec la police alertée par l'attentat, avec une voisine de palier inquisitrice, avec la petite amie d'Alex qui lui demande des comptes.

Cette descente aux enfers, dont on ne dévoilera pas la révélation ultime, est évidemment une quête d'identité, celle d'une fille déses-

pérément en marge du réel, sans but, sans nom, qui en viendra à douter de l'existence d'Alex et à courir après quelqu'un qui n'est autre qu'elle-même.

Jean-Luc Douin

Le Monde - 21 novembre 2007

Frozen Days est l'exemple même du petit film malin et virtuose tourné avec des peanuts qui ne court pas les rues. Mais dont le résultat final est infiniment plus satisfaisant que les escroqueries arty dont on nous abreuve régulièrement (Primer, pour ne pas le citer). (...) On erre (...) entre fantasme et réalité sans savoir déceler le vrai du faux, le rêve du cauchemar. Si rien n'est nouveau, la technique du trompe-l'œil est très futée et le style, efficient. Même si on peut être tenté de comparer ça à du cinéma placebo qui donne l'illusion qu'il s'est passé quelque chose d'intense à l'écran.

Ce qui anime le personnage d'un bout à l'autre, ce sont des quêtes. Celle de l'amour, de la vérité et finalement de sa propre identité dans un purgatoire. Graduellement, le résultat se mue en parabole méphitique sur la solitude. L'atmosphère paranoïaque est savamment distillée pour refléter des inquiétudes indistinctes. C'est tellement inconfortable et angoissant qu'on passe la majeure partie de son temps à scruter la profondeur de champ pour voir si une menace ne s'y cache pas. L'utilisation du noir et

blanc permet de rendre hommage à **Carnival of Souls**, vraie source d'inspiration de Lerner. Les rues désertiques sont filmées comme si l'héroïne était seule au monde. Ce genre de détail évoque sans en avoir l'air tout un pan du cinéma fantastique des années 60. La descente aux enfers névrotique et subjective renvoie aux premiers films de Roman Polanski à l'instar du **Locataire** dont **Frozen Days** se révèle une relecture plus ou moins assumée. Mais ce n'est pas un épigone opportuniste. Avec ses jeux de miroirs mentaux, cette histoire n'est pas seulement un modèle de construction (le spectateur n'est jamais perdu), elle provoque un effet véritablement vertigineux qui encourage les visions répétées.

Romain Le Vern

<http://www.avoir-alire.com>

CE QU'EN DIT LA PRESSE

Mad Movies - n°202

Fausto Fasulo

(...) Le film fonctionne implacablement sur le registre de l'émotion, procure de véritables sensations troublantes intensifiées par une narration labyrinthique, et fait montre d'une belle implication de ses interprètes, habillées comme jamais dans ce cauchemar semi éveillé qui en rappellera bien d'autres aux cinéphiles.



Brazil - Eric Coubard
(...) La force de **Frozen Days**, c'est principalement son actrice, Anat Klausner, qui non seulement arrive à vous faire oublier qu'elle tourne en DV, mais de surcroît vous emmène dans son angoissante plongée dans l'irréalité. Elle porte le film sur ses épaules.

Paris Match - Alain Spira
(...) Cette curiosité filmée en noir et blanc (...) ravira tous ceux qui aiment les jeux de miroirs psychiques, les fausses pistes et les surprises.

L'Humanité - Vincent Ostria
C'est un objet stylé, intrigant, en noir et blanc contrasté, proche de l'expressionnisme, qui décrit les déambulations d'une jolie noctambule vivant du trafic de psychotropes.

Ouest France - La rédaction
Tourné à la va-vite avec un budget dérisoire, et en noir et blanc, un premier film qui affiche de la personnalité et du tempérament. Ce sont ceux de Danny Lerner, inventif et passionné.

Les Inrockuptibles - Vincent Ostria
(...) On se prend à ce jeu excitant sur l'identité. On regrette juste la pirouette scénaristique de la fin (...).

Mad Movies - Fausto Fasulo
(...) Le film fonctionne implacablement sur le registre de l'émotion, procure de véritables sensations

troublantes intensifiées par une narration labyrinthique (...)

Télérama - Jacques Morice
Frozen Days est un film mental qui oscille entre cauchemar et réalité, déraison et raison.

Première - Didier Roth-Bettoni
Si **Frozen Days** manque parfois de tension, le réalisateur fait néanmoins preuve d'un beau talent pour installer son récit dans une sorte de quatrième dimension perturbante.

MCinéma.com - Olivier Pélisson
Le projet de Lerner reste (...) audacieux et ambitieux, mais il tourne rapidement à l'exercice de style (...) Il est porté de bout en bout par une actrice magnétique, Anat Klausner, qui insuffle une énergie contemporaine sensuelle à cette balade tortueuse.

ENTRETIEN AVEC DANNY LERNER

D'où vient votre passion du cinéma ?

J'ai étudié le cinéma quand j'étais à l'université. Avant même mes études, je réalisais des petits films. En réalité, j'adore mettre en scène depuis que je suis tout jeune. Je suis passé au long métrage après mes années d'études, après avoir mis en scène environ 25 courts métrages. J'ai réalisé **Frozen Days**, mon premier long, avec une équipe jeune et

inexpérimentée. C'était le premier film pour tout le monde. Assaf Rav qui a produit **Frozen Days** est celui qui a trouvé l'ingénieur du son, le chef opérateur et le monteur. De mon côté, j'ai choisi Anat Klausner pour incarner le rôle principal et le compositeur musical. Ensemble, nous formions une petite équipe de sept personnes. Nous étions tous contaminés par le même enthousiasme. En Israël, la production cinématographique demeure assez faible, dans le sens où peu de films israéliens bénéficient d'un bon soutien. Dans une bonne année, on peut recenser la sortie d'une vingtaine de films. Pour nous, cela n'a pas été évident de s'imposer dans l'industrie. En tant que réalisateur, cela crée forcément une frustration. D'autant que nous savions dès le départ que nous n'aurions pas un budget colossal. C'est pourquoi en écrivant le scénario j'ai pensé immédiatement à chaque scène, à la manière dont on pourrait la tourner le plus facilement possible, sans déborder sur le budget. Nous avons abandonné tout ce qui était au-dessus de nos moyens en misant par ailleurs sur quelques artifices de cinéma comme la suggestion par les mouvements de caméra ou le hors champ. **Frozen Days** est un film indépendant par essence.

Est-ce que pour cette raison que vous avez essentiellement tourné la nuit ?

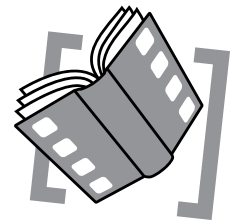
Oui. Toute l'équipe du film travaillait le jour. La nuit était le seul moyen de nous retrouver.



**CINÉMA[s]
LE FRANCE**

8 rue de la Valse 42100 Saint-Étienne

Le centre de Documentation du Cinéma[s] Le France, qui produit cette fiche, est ouvert au public du lundi au jeudi de 9h à 12h et de 14h30 à 17h30 et le vendredi de 9h à 11h45 et accessible en ligne sur www.abc-lefrance.com



Contact : Gilbert Castellino, Tél : 04 77 32 61 26
g.castellino@abc-lefrance.com

Pour donner une idée de mes journées, je travaillais de 9 heures à 17 heures, je dormais une heure et le reste du temps, j'étais sur le film. Il fallait être mû par une passion du cinéma pour accepter de telles conditions. Le contexte limbique et aérien du film contribue à ce que l'action se déroule de nuit. Le personnage principal passe son temps en discothèque pour vendre de la drogue, à errer dans les rues entre enfer et paradis et à chercher l'âme sœur sur Internet. Le fait que le film se passe entièrement la nuit correspond au décalage du personnage qui petit à petit s'invente une nouvelle réalité suite à un traumatisme. **Frozen Days** traite de l'effet post-traumatique sans tomber dans une dimension politique. Je voulais rester à hauteur d'être humain, en réaction à ce que j'avais moi-même vécu.

(...) Pour **Frozen Days**, **Le Locataire**, de Roman Polanski, semble avoir été votre grande influence.

Roman Polanski fait partie des cinéastes que je préfère avec Sam Raimi et Brian de Palma. Pour Brian De Palma, les exemples ne manquent pas comme cette longue et incroyable visite du musée dans **Pulsions**. Ce sont des réalisateurs comme lui qui m'ont fait apprécier les drames psychologiques. Généralement, on a l'impression qu'on va découvrir des détails sur l'existence de ces personnages alors qu'en réalité, nous pénétrons dans leur inconscient. Dans ce genre, **Le Locataire** reste un chef-d'œuvre indiscuta-

ble. Il m'a terrifié et je l'ai revu de nombreuses fois. L'efficacité est certainement due au fait que Polanski joue dans le film et que vous ne savez pas jusqu'où il peut aller. Je me souviens précisément d'une scène qui me glace le sang. C'est celle où il fait un cauchemar, qu'il se réveille en pleine nuit et que la pièce dans laquelle le personnage marche n'a plus la même taille qu'avant. Il y a également celle où il voit la locataire précédente enrubannée comme une momie qui s'enlève les bandes, à la fenêtre des toilettes, dans l'immeuble en face. J'admire la continuité qui existe entre **Répulsion** et **Le locataire**.

Polanski a fait un travail exceptionnel avec Catherine Deneuve. Je pense qu'il a révélé en elle un potentiel que beaucoup soupçonnaient et que personne n'avait jusque là exploité. J'aimerais beaucoup que les spectateurs découvrent **Frozen Days** dans les mêmes conditions que j'ai découvert **Le Locataire**. J'imagine le choc que ça devait être de le voir en salles. Je l'ai vu tout seul chez moi en pleine journée, j'avais l'impression qu'il y avait une présence invisible dans l'appartement. Ou plus précisément derrière moi. Je comprends le spectateur qui, une fois le film fini, a peur de regarder par la fenêtre et de voir une tête qui rebondit. Rien qu'en vous parlant du film, j'ai encore des frissons.

Existe-t-il d'autres films du même registre qui vous ont rendu fou ? Récemment, je citerais **Vanilla Sky**,

de Cameron Crowe que je préfère même à l'original d'Alejandro Amenabar (**Ouvre les yeux**, 1998), ou même **American Psycho** (Marry Harron, 2000). Je n'ai lu le roman de Bret Easton Ellis qu'après avoir vu le film. Les résultats sont très différents mais j'ai beaucoup aimé le travail d'adaptation et la réflexion qui se dégage sur le regard des autres, ce qu'on pense être et la manière dont les autres nous perçoivent. Dans un autre genre, je pourrais citer un autre film avec Christian Bale : **The Machinist**, de Brad Anderson. (...)

Entretien réalisé par Romain Le Vern
Dossier de presse

FILMOGRAPHIE

Nombreux courts métrages

Frozen Days 2006

Documents disponibles au France

Revue de presse importante
CinéLive n°118
Fiches du cinéma n°1883/1884